

LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX, OU LA RESTAURATION S'ATTENDRIT

Andrew J. Counter

Armand Colin | « *Romantisme* »

2013/1 n°159 | pages 109 à 122

ISSN 0048-8593

ISBN 9782200928827

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-romantisme-2013-1-page-109.htm>

Pour citer cet article :

Andrew J. Counter, « La naissance du duc de Bordeaux, ou la Restauration s'attendrit », *Romantisme* 2013/1 (n°159), p. 109-122.
DOI 10.3917/rom.159.0109

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La naissance du duc de Bordeaux, ou la Restauration s'attendrit

Dans la nuit du 29 au 30 septembre 1820, un miracle advint à Paris¹. Au milieu des acclamations énergiques du public parisien – certes soigneusement montées par les autorités municipales, ce qui ne signifie pas qu'elles étaient totalement dépourvues de sincérité – Caroline, duchesse de Berry, accoucha d'un fils, Henri Charles Ferdinand Marie Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux et, pendant quelques jours en août 1830, Henri V, roi de France putatif. Cette naissance, on le sait, devait son caractère miraculeux au fait que le père du petit prince, le duc de Berry, avait péri, victime du bonapartiste Louvel, pas moins de sept mois et demi plus tôt, le 14 février. Cet événement précipita une véritable crise politique : les forces de la droite surent profiter de l'indignation publique pour amener la chute des gouvernements centristes des ducs Decazes et de Richelieu, et pour établir par la suite une hégémonie parlementaire ultra-royaliste qui allait durer plusieurs années². Le deuil quelque peu opportuniste qu'affichèrent à cette fin les partisans d'une monarchie plus autoritaire ne disparut guère au moment de la naissance inespérée d'un héritier mâle de la branche aînée, mais connut au contraire une étrange transsubstantiation : une joie revancharde, une euphorie imprégnée d'amertume entourèrent le berceau du nouveau-né et en firent le symbole ouvertement politisé de la survie désormais certaine du régime. Les jours et les mois qui suivirent sa naissance furent également témoins d'un foisonnement d'odes de circonstance composées en son honneur, parues dans les feuilles monarchistes de toute couleur ou en brochure ; des poèmes qui chantaient sur un ton sentimental les vertus de la famille royale, et qui rendaient grâce à Dieu pour le don de ce « Dieudonné » qu'ils accueillirent unanimement comme la meilleure « espérance » de la monarchie restaurée et, partant, de la France. Ce sont ces odes de circonstance, et le discours qui les accompagnait, qui nous retiendront dans ces pages.

Le corpus de la présente étude se compose de textes obtenus grâce au dépouillement des organes de presse monarchistes (le *Journal de Paris*, le *Journal des débats*, la *Gazette de France*, *La Quotidienne*) pour la période du 30 septembre au 10 octobre 1820,

1. L'auteur tient à remercier Marco Wan, Michael Tilby, et les deux experts anonymes de la revue, de leurs conseils précieux.

2. Voir à ce sujet David SKUY, *Assassination, Politics, and Miracles : France and the Royalist Reaction of 1820*, Montréal et Londres, McGill-Queen's University Press, 2003 ; Emmanuel de WARESQUIEL et Benoît YVERT, *Histoire de la Restauration, 1814-1830 : naissance de la France moderne*, Paris, Perrin, 1996, p. 287-93 ; André JARDIN et André-Jean TUDESQ, *La France des notables, 1815-1848*, Paris, Le Seuil, 1973, t. I, p. 60-61.

auxquels s'ajoutent une vingtaine de textes, largement identiques dans leur contenu, publiés en brochure soit en octobre 1820, soit en mai 1821 lors du baptême de l'enfant³. Ces ouvrages forment un sous-ensemble du discours thuriféraire mis au jour par Corinne Legoy, qui trouve sous la Restauration la dernière floraison de cette tradition poétique souvent méconnue⁴. La moitié environ de ces textes sont signés ; les autres demeurent anonymes ou quasi anonymes. Mais l'admirable travail de Corinne Legoy établit l'hétérogénéité relative des auteurs de vers commémoratifs (toujours dans la limite de la faible alphabétisation de la population) pour l'ensemble de la période, et démontre que la plupart de ceux qui en ont écrit n'avaient aucun lien officiel ni avec la monarchie, ni avec le gouvernement. En effet, « loin d'être une production de commande, la poésie d'éloge est [...] une écriture que n'imposent ni le fonctionnement de la librairie ni l'impulsion de l'état⁵ ». « Grands hommes de province » ou petits fonctionnaires, dames du monde ou littérateurs parisiens, tous pouvaient céder le temps de quelques strophes soit au mouvement spontané d'un cœur royaliste, soit aux impulsions de la « bienséance impériale », comme le dit si joliment Victor Hugo (dont l'ode composée pour commémorer la naissance fut la seule à être directement sollicitée par le gouvernement⁶). Au-delà de l'étroit système censitaire, les odes de circonstance peuvent ainsi témoigner, selon Corinne Legoy encore, d'une « opinion qui s'empare de la littérature, du théâtre ou de la presse pour se dire⁷ ».

Si donc les auteurs de certains des ouvrages signés sont connus des spécialistes (Emmanuel Théaulon), voire du grand public (Alphonse de Lamartine, Hugo), c'est aux textes en tant qu'*ensemble* que nous nous intéressons ici, et la lecture que nous en proposerons sera résolument synoptique. Ces textes, pris dans leur ensemble, semblent avoir établi une forme de culte autour de ce petit-fils de France, cet « enfant du miracle » comme on convint de l'appeler⁸. L'analyse de ce culte et du travail idéologique qu'il était censé accomplir laisse entrevoir une opinion monarchiste qui déborde le cadre parlementaire d'un côté, et recourt de l'autre à un sentimentalisme et un familialisme caractéristiques des goûts littéraires de l'époque, et notamment de ceux des classes moyennes. Le discours des odes de circonstance pense stimuler la

3. Sur la presse monarchiste sous la Restauration on lira toujours avec profit les travaux de Charles OECHSLIN, *Le Mouvement ultra-royaliste sous la Restauration : son idéologie et son action politique (1814-1830)*, Paris, Pichon & Durand-Auzias, 1960, p. 80-92.

4. Voir Corinne LEGOY, *L'Enthousiasme désenchanté : éloge du pouvoir sous la Restauration*, Paris, Société des études robespierristes, 2010.

5. *Ibid.*, p. 35.

6. *Ibid.*, p. 36-37.

7. *Ibid.*, p. 10. Charles Oechslin fait même observer qu'« un certain nombre d'indices permet de supposer l'existence d'un ultracisme populaire [au-delà du pays légal] » (p. 66). Dans la présente étude nous poursuivrons les traces un monarchisme plus large, qui peut embrasser l'ultracisme aussi bien que des positions plus modérées.

8. Voir Angélique-Agnès Andrieu, ép. SALMON, *Vers sur le baptême de Henri-Dieudonné, duc de Bordeaux*, s.l., Huzard-Courcier, s.d. [1821], p. 3 et Alphonse DE LAMARTINE, « Ode sur la naissance du duc de Bordeaux », dans *Méditations poétiques*, Marius-François GUYARD (éd.), Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1981, p. 69.

fidélité aux Bourbons en captant la sympathie du lecteur – tentative élémentaire de conquête politique par la tendresse⁹.

« L'ENFANT DU MIRACLE »

Si l'expression « enfant du miracle » se voit le plus souvent attribuée à Chateaubriand, qui la rapporte en effet dans ses *Mémoires d'outre-tombe*¹⁰, son origine est en vérité bien plus banale : la formule se rencontre presque systématiquement dans les odes et articles de presse consacrés à l'heureux événement dès octobre 1820¹¹. Si Lamartine affirme dans son *Histoire de la Restauration* (1851) que « les poètes l'appelèrent [le duc de Bordeaux] l'enfant du miracle¹² », il a toutes les raisons de le savoir : c'est bien lui, entre autres, qui salue le nouveau-né en ces termes, dans une « Ode sur la naissance du duc de Bordeaux » rédigée à Naples en novembre 1820, qui finira par être intégrée aux éditions suivantes des *Méditations poétiques*. « Il est né l'enfant du miracle ! » s'y écrit le poète¹³, et l'écho revient de tous côtés : du « Pontife [qui] reçoit cet Enfant du miracle » dans une ode publiée après le baptême du duc¹⁴, jusqu'à l'« enfant des miracles » acclamé lors d'un « Banquet royaliste » tenu le même mois¹⁵, en passant par la « récompense presque miraculeuse » que constituerait l'enfant d'après un troisième poète¹⁶. Le *Journal des débats* n'enregistre-t-il pas, le 30 septembre même, que la cinquième légion de la Garde nationale de Paris, par l'intermédiaire de son chef, a remis au Roi une adresse qui voit dans « l'enfant du miracle [...] un gage certain d'une miséricorde toute particulière qui veille sur la France¹⁷ » ?

Commencer par une telle énumération sert avant tout à souligner l'extrême homogénéité du discours tenu par ces textes divers, homogénéité d'autant plus frappante que la moitié d'entre eux paraît de manière quasi anonyme. Or que la muse monarchiste se révèle aussi peu prodigue de variation lexicale est certes fâcheux du point de vue esthétique, mais cette forme d'anaphore intertextuelle n'est pas sans utilité politique : c'est justement en s'entre-citant si fidèlement que les odes de circonstance et les feuilles qui les disséminaient créèrent l'illusion d'une parfaite

9. L'analyse proposée par David Skuy des événements de février 1820-mai 1821 oppose la « viabilité » du régime (p. 67-99) à son début, à la thèse que l'on pourrait dire de l'« impossibilité » développée notamment par Pierre ROSANVALLON (*La Monarchie impossible. Les Chartes de 1814 et de 1830*, Paris, Fayard, 1994) et par Sheryl KROEN (*Politics and Theater : The Crisis of Legitimacy in Restoration France, 1815-1830*, Berkeley, University of California Press, 2000).

10. François-René DE CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, 1982, Maurice LEVAILLANT (éd.), t. III, p. 38.

11. Sur le discours du miracle sous la Restauration, voir Claude GUILLET, *La Rumeur de Dieu : apparitions, prophéties et miracles sous la Restauration*, Paris, Imago, 1994.

12. Alphonse DE LAMARTINE, *Histoire de la Restauration* [tomes XVII-XXII des *Œuvres complètes de Lamartine*], Paris, l'auteur, 1861-62, tome V, p. 213. La phrase ressemble d'ailleurs à celle de Chateaubriand.

13. LAMARTINE, *Méditations*, ouvr. cité, p. 69.

14. M^{me} SALMON, ouvr. cité, p. 3.

15. *Banquet royaliste à l'occasion des fêtes de mai 1821*, Paris, Lanoë, 1821, p. 16.

16. CASTERA D'ARTIGUES, *Ode sur le baptême de Son Altesse Royale Mgr Henri de France, duc de Bordeaux*, Paris, Didot l'aîné, 1821, p. 6.

17. *Journal des débats*, 30 septembre 1820, p. 3.

unanimité d'opinion, d'un langage supposé être celui de toute la nation. Cette unanimité constituait en effet un des principaux axes conceptuels tant des odes que des éditoriaux qui les entouraient. « L'heureuse naissance [...] doit inspirer *toutes* les muses françaises¹⁸ », affirmait le *Journal de Paris* le 30 septembre, tandis que la *Gazette de France* du même jour assurait à son lectorat friand de tartines sentimentales que la scène au palais des Tuileries « appellerait des larmes d'attendrissement dans les yeux de *toutes* les mères, de *toutes* les épouses, ferait battre *tous* les cœurs sensibles, réveillerait [...] *tous* les sentiments d'amour¹⁹ ». Un barde anonyme va plus loin, explicitant dans une préface que c'est justement cet « esprit de parti » qui déchire la France depuis un quart de siècle que l'on verra mourir devant le berceau du nouveau-né. Et l'enfant-prodige lui-même de proclamer le mot d'ordre : « Français ! [...] / Chez moi point de *partis*²⁰ ». Enfin, les éditoriaux les plus musclés font même état de cette prétendue unanimité pour vilipender, bien paradoxalement à tout prendre, ce *Constitutionnel* dont la direction libérale ne se prête qu'avec tiédeur à la joie nationale. Si un correspondant indigné du *Journal de Paris* frise l'illogisme en reprochant à l'organe rival d'avoir lésé « l'unanimité d'opinion » qui règne parmi les Français en osant en adopter une autre²¹, *La Quotidienne* assume formellement la contradiction : les journaux libéraux sont en effet les « organes d'une *opinion* qui n'est celle de personne²² ».

Textes homogènes, donc, et de surcroît très répétitifs dans leur contenu ; mais quels sont les éléments constitutifs de cette répétition et de cette homogénéité ? Henri-Zozime, marquis (alors comte) de Valori, en annonce les deux leitmotifs les plus obsédants dans son ode, la première à paraître dans les *Débats* du 30 septembre : « Quels cris universels d'espérance et de joie !... / L'avenir est à nous²³. » « Jeune prince, notre espérance », telle est l'apostrophe qu'adresse à l'enfant un nommé Chambelland²⁴, et c'est en effet l'*espérance* dans l'*avenir* qu'il convient de crier sur les toits en cette fin d'année 1820, Lamartine le sait mieux qu'un autre :

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras ! [...]
Le doux regard de l'espérance
Éclairait le deuil de la France²⁵.

18. *Journal de Paris*, 30 septembre 1820, p. 2 (nous soulignons).

19. *Gazette de France*, année 1820 [30 septembre], p. 1100 (nous soulignons).

20. *Ode patriotique sur la naissance du duc de Bordeaux*, Paris, Dupont, 1820, p. 3, p. 6.

21. *Journal de Paris*, année 1820 [1^{er} octobre], p. 1104.

22. *La Quotidienne*, 1^{er} octobre 1820, p. 2.

23. Henri-Zozime de VALORI, « Ode sur la naissance de monseigneur le duc de Bordeaux », *Journal des Débats*, 30 septembre 1820, p. 1.

24. Claude-Antoine CHAMBELLAND, *Chambord, ou les arts sauvés par la naissance du duc de Bordeaux*, Paris, Pichard, 1820, p. 15.

25. LAMARTINE, *Méditations*, ouvr. cité, p. 70, 72-73.

La naissance du duc aurait fait « naître l'espoir en nos cœurs, » au dire de l'anonyme comte de D***²⁶ – et les citations pourraient se multiplier²⁷ :

Le voilà cet enfant, notre douce espérance²⁸.

De Henri fêtons la naissance ;
À tout bon Français elle rend espérance²⁹.

Toi, père et fils de la douce espérance³⁰.

Espoir de la patrie [...].
Espère, ô chère France³¹ !

Tressaille, ô mon pays, de joie et d'espérance ! [...]
Et toi, royal enfant, espoir de la patrie [...] ³².

Enfin, il est tems qu'on espère³³.

Pareille récurrence d'ailleurs de l'« avenir », qui retentit d'un bout à l'autre de la gamme du mérite littéraire – du sublime commissionnaire Victor Hugo pour qui « L'avenir voilé se révèle³⁴ », jusqu'aux humbles anonymes qui essaient la même idée avec moins de succès :

L'avenir m'est dévoilé ;
L'avenir problématique,
À moi se montre et s'explique
Par une Divinité³⁵.

Dévoilez aux mortels l'avenir glorieux³⁶ !

De l'obscur avenir écartons les nuages³⁷ !

26. M. le comte de D***, *Ode pour le baptême de S.A.R. Mgr le duc de Bordeaux*, Paris, Éverat, 1821, p. 1.

27. Nous nous limitons ici à un choix de citations représentatif mais arbitraire ; relever l'intégralité des *espérances* qui pullulent dans les articles de presse ordinaires risquerait de fatiguer le lecteur.

28. SIFRAY, *Ode à l'occasion du baptême de S.A.R. Mgr le duc de Bordeaux*, Paris, Éverat, 1821, p. 4.

29. *Banquet royaliste*, ouvr. cité, p. 5.

30. *Ode patriotique*, ouvr. cité, p. 7.

31. Maurice-Ernest AUDOUIN DE GÉRONVAL, *Les Espérances des Français, au berceau de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Bordeaux*, Paris, Richomme, 1820, p. 5.

32. A. de Fr***, *Ode sur la naissance de Mgr le duc de Bordeaux*, Paris, Pillet aîné, 1820, p. 1, p. 3.

33. Adresse prononcée au Théâtre des Variétés, le 30 septembre 1820, citée dans le *Moniteur universel*, année 1820 (1^{er} octobre), p. 1332.

34. Victor HUGO, « Ode sur la naissance du duc de Bordeaux », dans *Odes et ballades. Les Orientales*, Jean GAUDON (éd.), Paris, Flammarion, 1968, p. 67.

35. *Ode patriotique sur la naissance du duc de Bordeaux*, ouvr. cité, p. 5.

36. A. de Fr***, ouvr. cité, p. 3.

37. J. CADORET, *Stances sur la naissance de S.A.R. le duc de Bordeaux*, Paris, Melinnet-Malassis, 1820, p. 3.

Cet avenir soudain visible, cet espoir miraculeusement renouvelé, c'est bien sûr le jeune Henri qui en est la source, ainsi que la figure privilégiée. Le roi lui-même le dit dans une ordonnance du 30 septembre : la naissance du duc « doit exercer une si heureuse influence sur l'avenir des Français » et « permet que nous espérons de voir renaître [...] nos plus glorieux ancêtres³⁸ ». L'enjeu étroitement politique d'une telle fixation n'est d'ailleurs guère difficile à discerner : un correspondant des *Débats* a beau évoquer en termes purement nationalistes « l'avenir par toi promis à la patrie³⁹ », il n'en est pas moins clair que c'est avant tout de la continuation du régime monarchique actuel qu'il s'agit. Or il n'est pas étonnant de prime abord que les partisans de la monarchie restaurée se soient félicités en de tels termes de l'arrivée du duc de Bordeaux. L'« avenir » de toute institution héréditaire dépend, il va de soi, de l'obtention d'un continuateur légitime, et le duc de Berry assassiné, l'avenir de la monarchie Bourbon paraissait, on le sait, rien moins qu'assuré. Succéderaient au vieux roi déclinant et sans enfants son frère le comte d'Artois, âgé lui-même de soixante-deux ans en février 1820 ; et ensuite le fils aîné de celui-ci, Louis-Antoine, le chétif duc d'Angoulême dont le « physique dégénéré » et surtout la stérilité notoire promettaient peu du point de vue dynastique⁴⁰. C'est donc « une pensée d'avenir » qu'avait eue Louvel, comme le dit la duchesse de Maillé, en assassinant le duc de Berry⁴¹. Les odes rendent grâce à Dieu d'avoir bien voulu rendre inefficace cette funeste prévoyance.

Le souci d'avenir que manifestent les odes de circonstances renvoie aussi à un différend politique plus large, où il allait du caractère fondamental de la Restauration. Même avant la réaction royaliste qui suivit l'assassinat du duc de Berry, une partie de l'opinion libérale tendait en effet à nier que la Restauration pût logiquement parler d'un avenir quel qu'il fût – un régime dont le nom même portait en tête le fléissant préfixe « re- » apparaissant fatalement comme un retour vers le passé. La charge, très répandue dans la presse de l'époque, reprend une idée révolutionnaire annoncée par l'abbé Sieyès dans son *Essai sur les privilèges* (1787) :

Qu'est-ce qu'un *Bourgeois* près d'un bon privilégié ? Celui-ci a sans cesse les yeux sur le noble temps *passé*. Il y voit tous ses titres, toute sa force, il vit de ses ancêtres. [...] Le Bourgeois, au contraire, les yeux fixés sur l'ignoble *présent*, sur l'indifférent *avenir*, prépare l'un et soutient l'autre par les ressources de son industrie. Il est, au lieu d'avoir été⁴².

C'est en de tels termes que le *Petit dictionnaire ultra* que fit paraître en 1823 un soi-disant « royaliste constitutionnel » se moquerait de l'attitude passiste de l'extrême

38. Ordonnance du roi Louis XVIII proclamée le 30 septembre 1820, citée dans le *Journal des débats*, 2 octobre 1820, p. 3.

39. *Journal des débats*, 1^{er} octobre 1820, p. 4.

40. Voir Guillaume de BERTIER DE SAUVIGNY, *Au soir de la monarchie. La Restauration*, Paris, Flammarion, 1955, p. 63-64.

41. Blanche-Joséphine LEBASCLE D'ARGENTEUIL, duchesse de MAILLÉ, *Souvenirs des deux Restaurations*, Xavier de LA FOURNIÈRE (éd.), Paris, Perrin, 1984, p. 59.

42. Emmanuel-Joseph SIÉYÈS, *Essai sur les privilèges et autres textes*, Pierre-Yves QUITIGER (éd.), Paris, Dalloz, 2007, p. 35.

droite de la chambre : « *Passé*. Les ultra appellent ainsi le bon temps auquel ils voudraient nous voir revenus. Selon les ultra le passé n'est, à dire vrai, que le futur⁴³. » D'après ceux de ses détracteurs qui s'inspiraient de cette tradition révolutionnaire, et notamment de l'opposition libérale de ses premières années, le vrai caractère de la Restauration était à chercher dans le culte qu'elle vouait au passé, dans le deuil figé en mélancolie politique dont elle ne sortait pas. En la dénôçant ainsi, l'opposition se souvenait sans doute avec amertume des copieux actes nationaux de deuil et d'expiation imposés par le régime à ses débuts, et notamment ceux à l'honneur de Louis XVI et du petit Louis XVII⁴⁴. Ces spectacles lugubres s'accordaient aussi mal, trouvait-on, avec l'« oubli » des fâcheries de la période révolutionnaire préconisé par l'article 11 de la Charte de 1814 et annoncé par le Roi dans son préambule⁴⁵, qu'avec la politique officielle d'« union et oubli » promise par ses premiers ministères⁴⁶. Déjà au lendemain de la mort du duc de Berry, *Le Constitutionnel* alléguait que la conviction de la droite monarchiste étant que « hors de l'ancien régime tout est révolte », elle préparait à la nation un « avenir sans espérance⁴⁷ ». Dans ce contexte politique, l'insistance du discours thuriféraire sur l'avenir que les opposants du régime cherchaient à lui dénier revêtait une signification politique encore plus évidente.

ODES DE CIRCONSTANCE ET MAL DU SIÈCLE

Le trait de l'abbé Sieyès est certes plus sarcastique qu'analytique, une menace politique plutôt qu'une théorie sociologique, mais il a ceci d'intéressant qu'il semble être confirmé par une certaine tendance de la littérature aristocratique elle-même trente ans plus tard. Car le mal du siècle, inauguré par Chateaubriand à l'aube du siècle mais qui bat encore son plein en 1820, associe, on le sait, mélancolie et élévation d'esprit, regret du passé et grandeur esthétique⁴⁸. Quel démenti opposer en effet à la propagande d'un Sieyès, quand la fleur même de la caste supérieure des années 1820 trouve d'un bon ton suprême d'en reconnaître la justesse ? C'est en 1822 qu'Astolphe de Custine se serait établi dans le voisinage de certaines pittoresques ruines écossaises pour chanter à la manière de Chateaubriand, son maître-à-penser dont le libéral Stendhal dirait en 1825 que ses œuvres revenaient à « l'éloge du système féodal dans un jargon sentimental⁴⁹ », la dimension sociale de l'esprit « mal du siècle » :

Je vois dans son donjon le seigneur solitaire :
D'un titre féodal héritier sans pouvoir,

43. Charles SAINT-MAURICE, *Petit Dictionnaire ultra, précédé par un essai sur l'origine, la langue et les œuvres des Ultra ; par un royaliste constitutionnel*, Paris, Mongie aîné, 1823, p. 68-9.

44. Sur ces actes de deuil, voir Emmanuel FUREIX, *La France des larmes : deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, Paris, Champ Vallon, 2009, p. 138-67. Sur le ressentiment qu'ils occasionnèrent, voir le même ouvrage, p. 189-91, et WAREQUIEL et YVERT, *ouvr. cité*, p. 79.

45. Voir la Charte constitutionnelle du 4 juin 1814, art. 11.

46. Voir David SKUY, *ouvr. cité*, p. 67-69.

47. *Le Constitutionnel*, 29 février 1820, p. 1.

48. Sur l'évolution du mal du siècle, voir Armand HOOG, « Who Invented the *mal du siècle* », Beth BROMBERT (trad.), *Yale French Studies*, 1954, p. 42-51.

49. STENDHAL, *Chroniques 1825-1829*, Henri MARTINEAU (éd.), Paris, Le Sycomore, 1983, t. I, p. 213.

Ignorant les efforts du reste de la terre,
 Aux lumières du siècle il ne veut rien devoir.
 Ce magique vaisseau qu'un enchanteur habile,
 L'amour du gain, soutient sur les flots inconstants,
 Qui vogue vers le but sans consulter les vents,
 Aborde insolemment au pied de son asile :
 Il voit ce messager d'un peuple mercantile
 Apporter chez lui l'or et les vices du temps,
 Et son cœur consumé de regrets impuissants
 Se rattache au passé par un culte stérile⁵⁰.

Non seulement la strophe de Custine, que l'on peut juger représentative de cette tendance littéraire (telle du moins qu'elle se pratiquait chez ses épigones), rend explicite l'opposition entre la mobilité entreprenante du bourgeois « futuriste » et la fixité du noble qui se fonde sur son passé au prix même de sa puissance actuelle ; elle nomme également en clair et paraît même revendiquer par point d'honneur la stérilité et l'impuissance d'une telle attitude, qui font inévitablement de l'aristocrate le dernier représentant de sa race. Enfin, elle comporte une forte allusion à l'esprit contre-révolutionnaire qui anime mainte expression du « mal du siècle » : tant par ses relents ossianesques que par le lieu précis qu'il évoque (le Craig Phadraig près d'Inverness), le poème rappelle le goût littéraire de l'Émigration et porte partant le deuil de ce qui fut perdu pendant la Révolution française⁵¹. Le « culte » du seigneur solitaire est toujours en quelque sorte celui de l'Ancien Régime révolu.

Si les partisans du régime se souciaient sans doute assez peu du mécontentement libéral tout seul, on peut imaginer cependant qu'ils trouvaient plus inquiétant l'effet cumulatif de cette attitude des opposants de la monarchie et des préoccupations littéraires de ses plus brillants défenseurs. La politique du deuil, la littérature de l'impuissance et de la stérilité promouvaient l'image d'une aristocratie française dont la grandeur résidait entièrement dans le passé, et dont le désintéressement de son propre avenir menaçait précisément de le lui ôter tout à fait – souci symbolique auquel venait s'ajouter le remarquable insuccès procréatif de la dynastie des Bourbons avant septembre 1820. La naissance du duc de Bordeaux se présentait donc comme l'occasion d'une réorientation nécessaire dans la vie symbolique du régime, l'heureux pendant rédempteur de la mort de Louis XVII enfant, et les odes de circonstance comme autant de tentatives pour en profiter. La métamorphose se lit à l'intérieur même des *Méditations poétiques* de Lamartine, dont les éditions postérieures à 1820 se verront insérer une « Ode sur la naissance du duc de Bordeaux » qui paraîtra rétracter – ou bien racheter – le désespoir de certains poèmes qui avaient déjà commencé à faire

50. Astolphe, marquis de CUSTINE, *Mémoires et voyages, ou lettres écrites à diverses époques*, Paris, François Bourin, 1992, p. 316-17. La strophe aurait été écrite, selon la chronologie fournie par l'auteur, avant sa disgrâce en 1824 ; les *Mémoires* ne paraissent cependant qu'en 1830.

51. Voir Ferdinand BALDENSPERGER, *Le Mouvement des idées dans l'Émigration française (1789-1815)*, 3^e éd., Paris, Plon, 1924, ch. VI et VII (sur le goût littéraire de l'Émigration), et surtout t. I, p. 53-55 (sur la visite à Craig Phadraig du marquis de Latocnaye, écrivain émigré fort apprécié à l'époque et que connaissait Custine).

la célébrité de l'auteur. Dans « Le Soir » une aurore illusoire semble venir « dévoiler l'avenir » et suggère momentanément au poète « un rayon de l'espérance, » avant que, à la strophe finale, la montée de certaines « vapeurs funèbres » ne fasse que « tout rentre » – déception inévitable – « dans les ténèbres⁵² ». L'ode commémorative qui suit ce poème d'une trentaine de pages présente sans doute sciemment le mouvement inverse en des termes presque identiques :

Comme après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funèbres
De l'ombre obscure qui s'enfuit⁵³.

Dans ce changement d'une période de deuil en allégresse nationale, c'est bien le culte du passé et de la mélancolie qui paraît momentanément céder à un mouvement futuriste politiquement indispensable ; les odes de circonstance sont en effet le plus modeste des lieux choisis par les partisans du régime pour lui imaginer un avenir des plus grandioses. Oubliée la sexualité douteuse des héros aristocratiques du mal du siècle, oubliée aussi l'incontinence compromettante des nobles de l'Ancien Régime : à l'inverse du seigneur féodal de Custine qui « ne veut rien devoir [...] aux lumières du siècle » (c'est-à-dire du siècle bourgeois et progressiste), le duc de Bordeaux sera au contraire « sourd aux leçons efféminées/Dont le siècle » (aristocratique cette fois !) « aime à [...] nourrir » ses rejetons de qualité – c'est Lamartine qui nous l'assure⁵⁴. Les héros « apparaissent/Sur des jours de stérilité⁵⁵ », poursuit-il, et cette stérilité qui était autrefois l'apanage symbolique du noble mal du siècle ainsi que le mauvais pas dynastique des Bourbons, on l'attribuera désormais à l'opposition libérale, ou bien – ce qui revient pour certains organes royalistes à la même chose – à la Révolution dont la gloire n'aura jamais été que « fausse et stérile⁵⁶ ». Si certains auteurs se contentent de remettre en question la virilité de l'assassin Louvel – le « premier soupir » du duc « atteste une victoire/Sur le crime impuissant⁵⁷ », écrit Valori, phrase qui trouve son écho dans le « crime impuissant » conspué par Salmon⁵⁸ – d'autres laissent entendre qu'un ennemi plus nombreux, quoiqu'également pauvre en virilité, est à l'origine du crime⁵⁹. Un certain Sifray ricane des « vains complots » et des « impuissants

52. LAMARTINE, *Méditations*, ouvr. cité, p. 36.

53. *Ibid.*, p. 73.

54. *Ibid.*, p. 71.

55. *Ibid.*, p. 70.

56. *Gazette de France*, année 1820 [30 septembre], p. 1099.

57. Henri-Zozime VALORI, ouvr. cité, p. 1.

58. Mme SALMON, ouvr. cité, p. 4.

59. Il s'agit évidemment d'allusions aux atroces calomnies répandues par le parti ultra, à commencer par le député Clausel de Coussergues, au lendemain de l'assassinat, mettant en cause soit un complot libéral, soit la simple existence du libéralisme, soit le premier ministre Decazes lui-même, comme ultime responsable du crime. Voir les *Archives parlementaires de 1787 à 1860 : recueil complet des débats législatifs et politiques des chambres françaises*, 2^e série, Paris, P. Dupont, 1862-1912, t. XXVI (1874), p. 202-204. Sur l'étonnante hantise du complot politique sous la Restauration, tant de droite que de gauche, voir David SKUY (ouvr. cité, p. 61-66), ainsi que Guillaume de BERTIER DE SAUVIGNY (*Le Comte Ferdinand de Bertier (1782-1864) et l'énigme de la congrégation*, Paris, Les Presses Continentales, 1948).

assauts » de cet ennemi mystérieux⁶⁰ ; Cadoret reproche aux « sinistres clameurs d'un impuissant délire » d'avoir favorisé l'atrocité⁶¹.

Les citations jumelles d'un Lamartine en désaccord avec lui-même que l'on a déjà lues servent à démontrer pourtant que le refus de tel aspect thématique du mouvement littéraire dominant peut très bien se faire au moyen des images et du vocabulaire de prédilection de ce même mouvement, et sortir de la plume d'un de ses auteurs officiels. En effet, pour s'être mises au-dessus de la mélancolie du mal du siècle, les odes de circonstance n'entendent pas se priver ni de ses tonalités, ni de ses tropes ; il est même évident au contraire que c'est justement en exploitant ceux-ci qu'elles cherchent à plaire au goût littéraire du moment. Du mal du siècle, c'est surtout le sentimentalisme notoire qui prédomine dans notre corpus. La « *frêle* espérance » de Lamartine, la « *douce* espérance » précitées ne sont que deux exemples parmi bien d'autres du vocabulaire sentimentalisme auquel ont recours la quasi-totalité de ces auteurs – vocabulaire dont ce n'est sans doute pas un hasard s'il s'adosse très souvent à des métaphores pour ainsi dire « botaniques » :

Ô jeune lys qui viens d'éclorre,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau
[...]
Aux champs où fut frappé le chêne
Dieu fait croître un frêle roseau⁶².

Un beau lis se mourait, sa tige était flétrie⁶³.

Ainsi le Lis courbé se relève et fleurit⁶⁴ !

Symbole des Bourbons, bien sûr, et lieu commun de l'imaginaire héraldique des anciennes monarchies européennes, le lys évoqué dans les odes de circonstance a néanmoins le mérite très moderne d'être frêle, tendre, susceptible aux vents ; c'est ce qui le rend, tel un René, *intéressant*, dans le bon vieux sens du terme. De telles tournures tendent, suppose-t-on, à modérer le triomphalisme inhérent au discours thuriféraire, en ré-imaginant la figure traditionnelle de la grandeur de la dynastie comme victime elle-même des longs malheurs de celle-ci, et tentant, par là, de lui attirer la sympathie du lecteur, autant que son admiration de sujet. C'est semer dans le lectorat ce que Stendhal appellera en ricanant « les *bons sentiments* (c'est-à-dire l'attachement aux Bourbons)⁶⁵ ».

60. SIFRAY, ouvr. cité, p. 5.

61. J. CADORET, ouvr. cité, p. 2.

62. Victor HUGO, ouvr. cité, p. 67, 69.

63. Charles de ROSOIR, *Journal des débats*, 30 septembre 1820, p. 2.

64. *La Guirlande royale, vers mis au bas des portraits des membres de la famille royale*, Paris, Jules Didot, [1823].

65. STENDHAL, ouvr. cité, t. II, p. 233.

LE FAMILIALISME DES ODES DE CIRCONSTANCE

Les odes de circonstance tentent donc de capter la sympathie au profit de la monarchie – mais la sympathie de qui ? On y trouve certains indices qui permettent de supposer qu'elles visent, sciemment ou non, à plaire au plus grand public possible, en offrant des images familiales de l'heureux événement qui le rapproche du quotidien des classes moyennes. Avant de considérer la vision familialiste des odes de circonstance, cependant, gardons-nous bien d'essentialiser outre mesure cette idéologie en la qualifiant trop crûment de « bourgeoise ». Même si pour Jean Borie l'« originalité de la bourgeoisie française » réside précisément dans « le caractère forcené de son familialisme⁶⁶ », il serait évidemment faux d'affirmer que l'aristocratie française de ce premier tiers du siècle ne s'intéresse pas à la famille pour son propre compte et de sa propre manière. La Restauration, selon Michelle Perrot, connaît tout au contraire une « offensive familialiste » sur trois fronts – religieux, politique, idéologique – qui a pour maître à penser Louis de Bonald, philosophe traditionaliste et grand restaurateur de l'autorité paternelle, dont les interventions politiques ne sont pas plus favorables aux croyances sociales qu'aux intérêts concrets de la classe moyenne⁶⁷. Chanter l'autorité du père, fêter l'homologie qui relie la hiérarchie domestique à celle du grand royaume, relève en effet d'un familialisme qui appartient en propre à l'aristocratie ultra-royaliste⁶⁸.

Mais d'autres recherches suggèrent que, bien avant que les rues de Paris ne vissent déferler le légendaire parapluie royal d'après-juillet, certains membres des classes supérieures commençaient à adopter les attitudes d'un autre familialisme que celui d'un Bonald. Margaret Darrow a relevé dans les écrits intimes de femmes aristocratiques sous la Restauration les preuves d'une expansion abrupte et parfois volontaire d'une idéologie de la domesticité qui était déjà reconnue comme étant celle de la bourgeoisie⁶⁹. La clé de voûte de cette idéologie était une « déification des mères⁷⁰ » la croyance absolue dans le rôle maternel comme ultime destin de la femme. C'est bien la place centrale accordée par cette idéologie à la maternité qui permet d'y associer le discours des odes de circonstance, qui ne laissent de mettre en scène la mère de l'enfant – « l'enfant du ciel, l'enfant de Caroline⁷¹ » – Caroline, duchesse de Berry. Cette dernière « jouissait d'une certaine popularité parmi la bourgeoisie de Paris », écrit la comtesse de Boigne, elle-même sceptique quant au bien-fondé de cet entichement de « la classe boutiquière⁷² », et des analyses plus impartiales confirment

66. Jean BORIE, *Le Célibataire français*, Paris, Sagittaire, 1976, p. 9.

67. De la Révolution à la Grande Guerre, Michèle PERROT (dir.), t. IV dans Philippe ARIÈS et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 86-87.

68. Voir à ce sujet Raymond DENIEL, *Une image de la famille et de la société sous la Restauration (1815-1830) : étude de la presse catholique*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1965, p. 102-05, p. 108-14.

69. Margaret DARROW, « French Noblewomen and the New Domesticity, 1750-1850 », *Feminist Studies*, 1979, p. 42.

70. Alan B. SPITZER, *The French Generation of 1820*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1987, p. 188.

71. SIFRAY, *ouvr. cité*, p. 5.

72. Adélaïde Charlotte Éléonore D'OSMOND, comtesse de BOIGNE, *Mémoires de la comtesse de Boigne. Récits d'une tante*, Paris, Mercure de France, 1986, t. II, p. 102.

l'attrait puissant qu'exerçait sur le public cette jeune femme, « vedette de premier ordre, » « le seul personnage de la Cour » d'après Jo Burr Margadant, « qui eût à peu près l'approbation du grand public parisien⁷³ ». Pas étonnant alors que les odes de circonstance s'attachent à elle, à commencer par Hugo :

Oui, souris, orphelin, aux larmes de ta mère !
Écarte, en te jouant, ce crêpe funéraire
Qui voile ton berceau des couleurs du cercueil⁷⁴.

Et toi, Princesse illustre et chère,
Plaintive épouse, heureuse mère,
Honneur au sein qui l'a nourri⁷⁵ !

Et toi ! Princesse qu'on adore,
Victime illustre du malheur,
Chante avec nous l'heureuse aurore
Qui met un terme à ta douleur⁷⁶.

Force est bien sûr de reconnaître l'évidente inspiration mariale de ces images, l'apparition de Caroline en Madone revêtue de l'aura particulière que lui conférait le souvenir de cette *pietà* conjugale dans laquelle elle avait posé huit mois plus tôt. L'iconographie de la Vierge est sans aucun doute la source de la lisibilité de cette image offerte par les odes de circonstance. En cela même, les odes de circonstance se distinguent des produits habituels de l'imaginaire monarchique : à la différence de l'iconographie analysée par David Skuy, qui, de tendance plutôt traditionaliste, présente une image pour ainsi dire « salique » de l'événement où le centre du champ visuel appartient bel et bien au roi et au comte d'Artois, les odes de circonstance s'attardent sur les joies et les douleurs d'une mère et d'une épouse⁷⁷. Quelle que soit d'ailleurs la centralité de la jeune mère veuve, il faut assurément tenir compte également de la présence fréquente dans ces vignettes de la petite Louise, sœur aînée du duc et âgée d'un an à peine au moment de sa naissance, présence qui marque une déviation légère mais significative vis-à-vis de l'auguste modèle marial :

Et toi, Princesse illustre et chère,
[...]
Sa jeune sœur double tes charmes⁷⁸.

73. JO BURR MARGADANT, « La Monarchie impossible revisitée : les mères royales et l'imaginaire politique sous la Restauration et la Monarchie de juillet » dans *Pour la Révolution française* (Christine LE BOZEC et ÉRIC WAUTERS (dir.), Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1998, p. 412) et « The Duchesse de Berry and Royalist Political Culture in Postrevolutionary France », *History Workshop Journal*, 1997, p. 30 (nous traduisons). Voir aussi Anne MARTIN-FUGIER, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Perrin, 2011, p. 70.

74. VICTOR HUGO, ouvr. cité, p. 68.

75. BRULEBOEUF-LETOURNEAU, ouvr. cité, p. 6.

76. COMPREIGNAC, ouvr. cité, p. 8.

77. Sur l'iconographie de l'« enfant du miracle », voir DAVID SKUY, ouvr. cité, p. 216-20.

78. BRULEBOEUF-LETOURNEAU, ouvr. cité, p. 6.

Toi, le cadet et l'aîné de ta sœur⁷⁹.

Sa sœur de son berceau s'approche et lui sourit.
Pour leur mère et pour nous, ô quel touchant spectacle⁸⁰!

La mère en deuil, la sœur souriante au bord du berceau ; cette double présence féminine relève autant de l'imaginaire domestique, aimanté inéluctablement, on le sait, autour de scènes de recueillement féminin comme celles-ci, que de l'histoire sainte – et ne relève même de cette dernière que dans la mesure précise où elle sert justement au XIX^e siècle à fournir les bases d'une idéologie familiale, voire nucléaire⁸¹. Car c'est bien une dernière préoccupation de ces scènes domestiques de ré-imaginer la naissance du duc de Bordeaux autrement que comme un événement à signification dynastique ou patrilinéaire (sans qu'elles cherchent toutefois, loin de là, à lui dénier une telle signification). L'image de Caroline diffusée par les odes de circonstance fait non seulement de cette naissance un événement dans la vie privée d'une famille composée seulement d'une poignée de membres (la mère et la sœur principalement, le grand-père et le grand-oncle à titre accessoire), mais assure également que cette vie retient paradoxalement l'aura du privé au moment même de sa plus extrême médiatisation, l'image de la mère étant en quelque sorte le symbole irréfutable de l'intimité familiale. La famille qui habite le palais des Tuileries s'en trouve pour ainsi dire humanisée, refaite à l'image de la famille nucléaire et résolument privée qui constitue le foyer idéal de l'autoreprésentation des classes moyennes, le point de mire de leur propre idéologie⁸².

CONCLUSION

Tout le monde connaît le jugement – délicieusement tourné, certes – porté contre la Restauration par Chateaubriand dans ses *Mémoires* : « Que de néants ! Bourbons, inutilement rentrés dans vos palais, vous n'avez été occupés que d'exhumations et de funérailles⁸³. » Célèbre aussi la critique que lui assène Balzac au deuxième chapitre de *La Duchesse de Langeais* (1834) : le régime « n'avait point profité de la paix pour s'implanter dans le cœur de la nation. [...] Il tuait un avenir certain au profit d'un présent douteux⁸⁴ ». Les régimes qui meurent après quinze ans s'attirent

79. *Ode patriotique*, ouvr. cité, p. 7.

80. *La Guirlande royale, vers mis au bas des portraits des membres de la famille royale*, Paris, Jules Didot, [1823].

81. On pense par exemple au processus par lequel l'accent s'est déplacé dans le discours sacerdotal de la virginité mystique de Marie, vers sa tendre maternité, préconisant cette dernière comme modèle principal de la vertu féminine. Voir Hazel MILLS, « Negotiating the Divide : Women, Philanthropy and the Public Sphere in Nineteenth-Century France », dans *Religion, Society and Politics in France since 1789*, Frank TALLETT et Nicholas ATKIN (dir.), Londres, The Hambledon Press, 1991, p. 32-43.

82. Il est vrai cependant que cette façon « nucléaire » d'imaginer la famille royale effectue du même coup un subtil travail dynastique : en proposer une telle image sert à marginaliser plus que jamais le duc d'Orléans, cet ambitieux dont Chateaubriand raconte l'allégresse mal dissimulée au lendemain de la mort du duc de Berry. Voir CHATEAUBRIAND, ouvr. cité, t. III, p. 35.

83. CHATEAUBRIAND, ouvr. cité, t. II, p. 158.

84. Honoré de BALZAC, *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Pierre-Georges CASTEX et al. (éd.), 1976-1981, t. V, p. 929.

fatalement sans doute de tels jugements *a posteriori* ; leur mort paraît inévitable dès lors qu'elle a eu lieu. Ce qui ne veut pas dire que la Restauration ne les a pas mérités : les critiques de ce genre l'ont accompagnée pendant toute sa durée, et elle n'a jamais su y répondre de façon satisfaisante, encore moins après l'accession au trône de Charles X. L'épisode que nous avons analysé ici révèle pourtant une autre face du régime, moins hautaine, plus « optimiste » ; si Balzac laisse voir ses racines roturières en fixant ses yeux sur l'avenir comme le moment propre de la politique, c'est précisément cette fixation que flattent les odes de circonstance en s'extasiant sur la promesse de l'enfant de l'avenir. Au moment de la naissance du duc de Bordeaux, les funérailles dont s'occupait exclusivement le régime au dire d'un Chateaubriand se sont momentanément interrompues pour faire place à une orgie de sentimentalisme futuriste qui visait justement « le cœur de la nation ». Les battements de ce tendre organe donnent en effet leur rythme aux odes de circonstance :

Il fait naître l'espoir en nos cœurs⁸⁵.

Notre cœur, de douleur brisé,
Respire à ton nom plein de charme⁸⁶.

Ton heureuse présence
Offre à nos cœurs un avenir plus doux⁸⁷.

On imagine difficilement une tentative plus voyante que celle des odes de circonstance pour « s'implanter dans le cœur de la nation », et pour s'adapter aux vues de cette partie de la société dont on sentait déjà peut-être que l'avenir était à elle. Tentative en dernier lieu insuffisante, il est vrai. Mais l'on doit avouer quand même que, si la Restauration n'a pas su finalement s'attacher durablement l'affection de ses sujets, ce n'est pas entièrement faute d'essayer.

(King's College London, Royaume-Uni)

85. Comte de D***, p. 1.

86. Ode prononcée au Théâtre de la Vaudeville, 30 septembre 1820 ; voir le *Moniteur universel*, année 1820 [1er octobre], p. 1332.

87. Ode prononcée au Théâtre des Variétés, 30 septembre 1820 ; voir le *Moniteur universel*, année 1820 [1er octobre], p. 1332.